

commerce, l'industrie, le travail régulier, est un fait ressortant franchement de l'histoire : mais dans le chef, il y a, en sus, le chrétien et le citoyen canadien ; il y a encore l'ami intelligent, affectueux, et de la plus large hospitalité. Chef ! il l'est dans toute l'acception du mot, marchant devant son peuple sur la voie de l'honneur, soit qu'il porte le flambeau de la civilisation, soit qu'il manie l'outil de l'ouvrier ou le tomahawk du guerrier. Faut-il célébrer une fête religieuse ? il en est le principal organisateur ; il ne se contente pas d'ordonner les préparatifs, il y préside, il les dirige avec autant de goût que de célérité. La procession du Saint-Sacrement à Lorette, par exemple, voit accourir de loin les étrangers. Dès l'aube, on entend tonner le canon, annonçant aux plus petits comme aux plus grands la visite de Dieu. La veille, parterres et jardins des environs ont été dépouillés de leurs fleurs, la forêt a prêté ses arbres les plus aromatisés : l'épinette, le pin, le sapin ; la cabane du chasseur s'enfouit sous des guirlandes de mousses, de fougères, de lichens ; des arches de verdure se dressent de tous côtés au-dessus des rues : les banderolles, les drapeaux, les lisères de diverses couleurs flottent en fouettant sous l'action du vent : tableaux, images, statues, portraits de famille mêmes sont accrochés çà et là dans la verdure et les fleurs ; tout ce qui fait l'ornement ou le charme du foyer vient apporter son hommage au Créateur. Touchante naïveté ! qui renouvelle chez nous le tableau des processions des missions du Paraguay, que Châteaubriand a fait passer sous nos yeux à la lumière de la lanterne magique de son *Génie du Christianisme*.

Le vieux curé s'avance, portant l'ostensoir, le Tout-Puissant, dans ses mains débiles. Quatre chefs, en grande tenue, soutiennent le dais qui le couvre. La foule, après s'être prosternée, se relève et suit le divin cortège. Le canon, ce petit tonnerre que le Ciel nous a prêté, fait entendre un *chant de paix*, un *hosanna* que répètent à l'envi les échos de la montagne. Vieillards, femmes et enfants poursuivent par des hymnes d'adoration ou par de pieux cantiques chantés en langue huronne. Çà et là sur la route, il y a des reposoirs, où Celui qui aime avant tout les petits enfants s'arrête pour contempler ce petit peuple à ses pieds, et le bénir dans son allégresse comme il le soulage dans ses souffrances et le protège dans ses malheurs. Tout le monde est heureux ce jour-là. Un sourire de Dieu s'est reflété sur la face du Huron croyant, doux et bon.

* *

La paroisse de Saint-Ambroise s'honore d'avoir vu naître deux princes de l'Eglise, les deux évêques Racine, Mgr de Sherbrooke et Mgr de Chicoutimi. Tous deux, après leur sacre, vinrent visiter l'église où ils avaient été faits chrétiens, où ils ont goûté les premières joies de la Foi. Il y eut alors dans la Jeune-Lorette, comme dans Saint-Ambroise, une manifestation toute spontanée de plaisir, de satisfaction, d'enthousiasme. Après le premier hommage rendu au mérite de ces prélats par le Révérend M. Boucher, F.-X. Picard, ou plutôt *Tahourenché*, le grand-chef, en costume de guerre, casque emplumé en tête, au milieu du sanctuaire, vint à son tour présenter de touchantes adresses au nom de sa tribu, et s'incliner avec autant de bonheur que d'honneur sous la houlette de ces pasteurs d'âmes dont il avait partagé les jeux étant enfant.

* *

En 1862, la chapelle de la Jeune-Lorette fut incendiée. Inutile de vous dire que Paul *Tahourenché*, son compagnon Philippe et les chefs en furent les premiers maçons reconstructeurs. Nous leur devons à tous d'avoir aujourd'hui une chapelle élégante, à clocher étincelant, rayonnant comme une étoile sur le fond sombre de la montagne, appelant Québec à de grandes destinées vers la région du lac Saint-Jean. La mère de *Tahourenché* est morte lorsque la chapelle était en ruines, après cet incendie. N'empêche que *Tahourenché* a voulu la faire enterrer sous ces ruines, qui, dans leur triste état, valaient encore mieux qu'aucun autre mo-

nument. Mais la reconstruction de l'édifice était déjà décidée, et eût-elle dépendu de sa fortune, que le sacrifice ne lui aurait pas pesé. Ne s'agissait-il pas de conserver les os de sa mère, et n'est-il pas le descendant de ceux qui surent répondre aux envahisseurs qui leur proposaient un échange de patrie : "Disons-nous aux os de nos pères : Levez-vous et suivez-nous !"

Aux pères de ses ancêtres, *Tahourenché* substituait sa mère ; et, la déposant dans l'église, près de la pierre du sanctuaire, il la mettait sous la sauvegarde de notre mère à tous, l'Eglise.

C'est qu'autrefois, pour le Huron, aussi bien que pour les autres tribus de la race rouge, la femme était un être nul, ou à peu près ; rien de plus que l'accessoire de l'homme. Il était réservé à la race huronne de renaitre par la vertu et le talent de *La8nonkié*, il était réservé au fils de cette femme, *Tahourenché*, continuateur de ses idées, de proclamer le premier les os d'une mère comme équivalant, dans son cœur, à l'affection que les ancêtres portaient aux os des pères.

Hélas ! cette vénération nouvelle n'empêcha pas le père de *Tahourenché* de rejoindre sa compagne à peu d'années de là. Alors, toutefois, la chapelle était reconstruite telle que nous la voyons. Philippe repose également à côté de sa tante et de son oncle. Des enfants et des petits-enfants de la famille sont dispersés autour d'eux : monde silencieux pour nous, peut-être très-éloquent auprès de Dieu.

Il y eut, un jour, une cérémonie rayonnante dans cette chapelle, le jour où le premier prêtre huron, Prosper Vincent, vint y célébrer sa première messe. Ce jour-là, Philippe Vincent s'agenouilla aux pieds de son fils, et *Tahourenché* aux pieds de son neveu.

J'emprunte ici à un journal du temps la touchante description de cette fête, due à une plume d'une rare habileté :

Lundi, 3 octobre 1870, le village si poétique et si pittoresque des Hurons de Lorette était dans une bien vive et bien légitime allégresse : les drapeaux, les pavillons aux couleurs variées flottaient au vent, et rivalisaient d'éclat avec les feuilles brillantes de la forêt ; la voix solennelle du canon se mêlait aux mille voix de la cascade, portait au loin le bruit de la fête et annonçait la joie de tous les cœurs ; dans le temple, les ornements antiques et précieux, les statues, les reliquaires, les ex-voto d'or et d'argent brillaient au milieu de la verdure, des fleurs, des couronnes et des guirlandes : les voix langoureuses et suaves des enfants sauvages faisaient entendre de pieux cantiques, et la foule, recueillie et émue, composée en grande partie des restes de la nation huronne, rendait grâce à Dieu : un de leur tribu, un frère, un enfant du village de Lorette, *La8at-duen* (l'homme du Souvenir), l'abbé Prosper Vincent, le premier prêtre huron, disait sa première messe.

C'était une fête nationale, aussi les frais de la solennité avaient été votés et fournis par la nation.

M. l'abbé N. Laliberté, aumônier de l'archevêque, et M. l'abbé G. Giroux, vicaire de Saint-Ambroise, faisaient les fonctions de diacre et de sous-diacre ; M. l'abbé Benjamin Paquet, du Séminaire de Québec, assistait le nouveau prêtre.

Après le chant de l'évangile, l'abbé Paquet prononça un sermon dans lequel il fit valoir avec l'éloquence du cœur la mission du prêtre et la valeur de ses œuvres. "Je n'ai pas besoin d'insister, dit-il, en terminant, sur ces différents rôles du prêtre, vous me comprenez parfaitement : il y a vingt-six ans que vous avez à votre tête un pasteur qui les a si noblement remplis."

"La joie d'une paroisse est donc bien légitime, au jour de la première messe d'un prêtre sorti de son sein. Mais, en ce moment, ce n'est pas seulement une paroisse qui assiste à la première messe de l'un de ses enfants, c'est une nation, l'antique nation huronne, qui offre son premier prêtre à la religion et le voit monter à l'autel pour la première fois."

"Oui, a dit l'orateur, je vous félicite, nobles descendants d'une noble et vaillante nation. Si nous vous avons précédés dans la foi, vous nous avez précédés sur ce sol ; vous êtes les fils aînés de la patrie, c'est vous qui nous avez attirés sur les bords du grand fleuve, et, dès que nos pères vous ont prêché l'évangile, vous l'avez embrassé avec empressement et vous lui êtes toujours demeurés fidèles."

A l'issue de la messe, tous les habitants du village se rendirent à la sacristie, et le doyen de la nation, le vénérable Paul, prenant la parole au nom de tous, dit :

"Mon frère, les Hurons sont heureux aujourd'hui, et moi plus que tous les autres. Je remercie le Grand-Esprit de m'avoir conservé la vie (le vénérable Paul a quatre-vingt-cinq ans). Nous venons demander la bénédiction du premier prêtre huron."

Avant de bénir ses frères, l'abbé Vincent s'exprima à peu près en ces termes :

"Chers et bien-aimés compatriotes, les expressions ne manquent pour rendre la joie qui débordé de mon cœur en ce moment solennel. C'est un grand et beau jour pour moi, *Hæc dies quam fecit Dominus*—ce jour, c'est le Seigneur qui l'a fait ; et le ciel comble mes vœux en associant à mon bonheur les restes d'une nation illustre entre toutes, autrefois plus nombreuse que les feuilles de la forêt. . . . Remercions le Grand-Esprit d'avoir daigné choisir le premier prêtre sauvage parmi les restes de la nation huronne. J'étais indigne d'une si grande faveur : elle est due sans doute au sang de nos martyrs, à l'élan de nos désirs pieux, et à la ferveur des prières de notre vénérable missionnaire. Chers frères, c'est avec bonheur que je vais vous donner ma bénédiction, au nom du Grand-Esprit, afin d'attirer sur les débris de la nation des Kondiarok et des Ahatsistari les grâces abondantes du ciel."

Après avoir rendu la femme à la société et donné un prêtre à l'Eglise, il semble qu'il ne restait plus rien à faire à F.-X. Picard et à Philippe Vincent pour compléter l'œuvre de rénovation qu'ils avaient entreprise et promue avec tant de cœur et de valeur.

Rien !

Pardon !

Plus tard, on est venu demander à ces humbles enfants de la forêt de témoigner au tribunal de l'Eglise même, au sujet de la béatification de "la Mère Marie de l'Incarnation," des Ursulines de Québec, et leur témoignage reçu par Pie IX a profondément touché le cœur du Saint-Père. La presse religieuse, *l'Univers* en tête, s'est complu à le manifester, à le reproduire, à le répandre dans le monde entier.

La lettre pieuse adressée par *Tahourenché* et les chefs au Souverain-Pontife, attestant les mérites de la Mère Marie de l'Incarnation, et portant plus loin encore, sur les ailes de la prière, l'espérance que son bonheur éternel sera proclamé parmi nous, doit valoir de prendre place ici. On y trouvera des sentiments qui font preuve de cœur, de force, d'intelligence et de la plus suave reconnaissance. On n'aura qu'à la lire pour se convaincre que les Hurons existent encore :

Très-Saint-Père,

Le plus grand de tous les Pères après Celui qui est aux cieux.

Nous sommes les plus petits de vos enfants ; mais vous êtes le représentant de Celui qui a dit : "Laissez venir à moi les petits enfants," et nous venons avec confiance nous prosterner à vos pieds.

Très-Saint-Père,

Nous, les chefs et guerriers de la tribu huronne, t'apportons et te présentons, à genoux, un parfum précieux, le parfum des vertus de la révérende Mère Marie de l'Incarnation.

Ce parfum a été cueilli dans nos cœurs et se compose de nos sentiments de vénération et de reconnaissance.

Veuille le faire monter au Ciel, afin que, passant par tes mains, il soit plus agréable à Dieu. La révérende Mère Marie de l'Incarnation nous a appelés du fond de nos bois pour nous apprendre à connaître et à adorer le vrai Maître de la vie.

Elle a pris dans sa main nos cœurs et les a placés devant l'Eternel, comme une corbeille de fruits cueillis par elle.

Par ses soins, nous avons appris à être doux : les loups et les ours lui ont léché les mains. Ceux qui ne savaient que rugir dans la colère se sont mis soudain à chanter des hymnes de paix et de reconnaissance.

Nos mères ont baisé les traces de ses pas, et elles ont ensuite déposé sur nos fronts une poussière bénie et féconde pour l'éternité.

De sa main, elle a marqué nos cœurs du signe de la foi, et la foi est restée gravée dans nos cœurs.

Grâce à elle, il nous est donné de lire les livres qui rappellent ses œuvres de charité et ses bienfaits. Nous pourrions remplir bien d'autres livres des témoignages de notre vénération et de notre reconnaissance envers elle.

Elle nous a aimés pour elle-même, autant peut-être qu'elle nous a aimés pour Dieu. Elle a été deux fois notre mère.

C'est par elle et pour elle que nous avons brûlé toutes nos forêts sur l'autel de Jésus-Christ, et que nous sommes venus vivre au milieu des blancs, des fils d'Ononchio ; désormais, l'Ours, le Loup, le Chevreuil, le Castor et la Tortue resteront enchaînés, liés à la pierre du sanctuaire, et trouveront une voix harmonieuse pour célébrer les louanges du grand Maître de la vie.

Bien des lunes ont passé depuis cette première aurore de la vraie lumière qui a lui sur nous ; notre nation, grande alors, menace même de disparaître. Mais,

Très-Saint-Père,

Nous vous prions de recueillir, avec le dernier vœu et le dernier souffle de la tribu huronne, le témoignage de sa profonde reconnaissance et de sa vénération pour la révérende Mère Marie de l'Incarnation

Les os de nos pères tressailleront dans la tombe, si votre voix proclame le bonheur éternel de notre Mère, à qui nous devons foi en Jésus-Christ.

Elle a trouvé parmi nos femmes des vierges dignes du sanctuaire, parmi nos guerriers, des missionnaires et des martyrs qui lui tresseront une couronne au Ciel.

Il ne nous reste plus, à nous, qu'une dernière goutte de sang huron ; mais si cette dernière goutte de sang pouvait orner la couronne que la Mère Marie de l'Incarnation recevrait au Ciel, nous l'offririons de tout cœur.

Prosternés à vos pieds, Très-Saint-Père, nous vous demandons votre bénédiction.

AHATSISTARI !

(A suivre.)

NOS GRAVURES

L'hon. J.-G. Blanchet

Le nouveau Président de la Chambre des Communes est né en 1829 à Saint-Pierre, Rivière du Sud. M. Blanchet a épousé en 1850 Mlle Emélie Balzaretto, native de Milan. Président du chemin de fer de Lévis et Kennebec en 1872, membre du conseil de l'Instruction publique en 1873, M. Blanchet a été maire de la ville de Lévis pendant six ans et Orateur de l'Assemblée législative de Québec de 1867 à 1875.

M. Blanchet fut élu député de Lévis sous l'Union en 1861. Il garda son mandat jusqu'en 1874, lorsqu'il fut défait par M. L.-H. Fréchette, en 1875. Il remplaça l'hon. M. Fournier comme député de Bellechasse, et l'automne dernier il reprit le mandat de Lévis.

M. Blanchet est lieutenant-colonel du 17^e bataillon d'infanterie volontaire.

"Une exécution en Espagne"

En nous imposant comme but principal de récréer, d'instruire ou d'informer nos lecteurs, nous ne nous sommes pas interdit de les émouvoir. Si la note est un peu violente pour certaines natures impressionnables, on voudra nous excuser en raison du caractère pittoresque que les coutumes espagnoles donnent aux préparatifs et aux suites d'une exécution par ce vieux supplice du moyen âge qu'on appelle le *garrot*, supplice moins horrible que celui qui prévaut en France, puisqu'il épargne aux spectateurs la vue si répugnante du sang du supplicié.

Nous croyons curieux pour nos lecteurs de leur décrire comment s'opère le supplice du garrot, supplice usité en Espagne, en Portugal et dans certaines colonies.

L'échafaud se compose d'une plate-forme à laquelle on monte par un escalier de plusieurs marches. Au milieu de la plate-forme s'élève un poteau où l'on remarque une petite planche à peu près à 75 centimètres du sol, et sur laquelle le patient doit s'asseoir ; un peut plus haut on voit un collier de fer qui peut s'ouvrir et se refermer avec une clavette. Derrière le poteau est un tourniquet qui est à la même hauteur que le collier, et qui, au moyen d'une vis, sert à le faire serrer et desserrer. Le patient, vêtu d'une longue robe noire et coiffé d'un haut bonnet d'étoffe de même couleur, décoré sur le devant d'une large croix blanche, est assis sur la tablette en bois, et on lui prend le cou dans le collier de fer, que l'on referme ensuite avec la clavette. Au signal donné, l'on couvre le visage du condamné d'un voile noir, puis le bourreau, qui se trouve derrière le poteau, donne deux ou trois tours de tourniquet, et le collier, en se rapprochant du poteau, étrangle le patient.

A VENDRE, *L'Opinion Publique* depuis l'année 1870 jusqu'au 1^{er} janvier 1879, formant neuf volumes bien reliés. S'adresser à G. D., 15, rue Ste-Thérèse, Montréal.

AVIS AUX DAMES

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vautours, de toutes couleurs ; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai ; Gants nettoyés et teints noirs seulement.

J.-H. LEBLANC. Atelier : 547, rue Craig.